

Rythme endiable

Roman ▶ Allemagne, XVI^e siècle. Anna Thalberg nourrit le feu en attendant le retour de son époux, sans se douter que sa beauté et sa jeunesse ont attisé la jalousie de ses voisins. *Anna Thalberg* se noue alors sur une terrible scène d'ouverture: dénoncée, elle est enlevée et emmenée de force à la forteresse de Wurtzbourg, prison dont il est dit qu'on ne ressort pas et où elle sera jugée pour sorcellerie. Tandis que son mari se démène pour trouver de rares appuis, la jeune femme subit la pression, puis la question, avec un courage admirable.



d'autres, quel que soit leur sexe, connaîtront le même sort qu'Anna pendant de longues décennies. Cependant, l'injustice flagrante et les cruautés dont elle sera l'objet, renforcés par la faiblesse supposée de son genre, ne pourront qu'exacerber une certaine révolte féministe, et serrer le cœur.

Au-delà, le style se dégage, à l'image de cette jeune femme, de toutes les conventions: en un long ensemble de paragraphes sans points ni majuscules, grâce à un vocabulaire recherché et ancien, l'ensemble tient presque de la litanie. Une section encore innovante: au fil des dialogues entre Anna et son «confesseur», la trame se dédouble et laisse poindre tout autant l'implicite (les pensées de l'une et de l'autre) que l'explicite, le discours absurde d'une période, pas si lointaine, où Dieu servait à justifier les dérives arbitraires.

AMANDINE GLÉVAREC

Eduardo Sangarcia, *Anna Thalberg*, traduit de l'espagnol par Marianne Millon, Ed. La Peuplade, 2023, 168 pp.

Entre le sadisme des hommes et la perfidie des femmes, Anna Thalberg et son tragique destin ne peuvent que trouver écho à notre époque où la figure de la sorcière, victime de sa liberté de penser bien plus que coupable de la moindre accointance avec le diable, est enfin réhabilitée. Il ne faudra pourtant pas cantonner ce roman au rayon féministe, surtout que

Derrière les images

Cinéma ▶ Annie Ernaux cosigne *Les Années Super 8* avec son fils, le cinéaste David Ernaux-Briot.

C'est un monde récent, disparu, qui revit dans les images muettes au grain émouvant des films de famille tournés en super 8 entre 1972 et 1981 par Philippe Ernaux. Avec un sens sûr du cadrage, le mari de l'écrivaine française immortalise les fêtes et les voyages, tout ce qui construit au fil du temps les moments clés d'une mythologie familiale. En revoyant ces images, Annie Ernaux a eu envie de «les intégrer dans un récit au croisement de l'histoire, du social et de l'intime, en utilisant [son] journal personnel de ces années-là», explique dans le dossier de presse celle qui a reçu le prix Nobel de littérature l'an dernier.

Comme toujours dans son œuvre, l'intime rejoint le collectif et *Les Années Super 8* s'inscrit dans la continuité de son livre *Les Années*, de cette articulation de l'individuel et du familial avec le social et l'historique qui est consubstantielle à son écriture, les images servant ici de guide à la mémoire pour susciter le regard sociologique.

Dit en voix off, son texte instaure une distance critique avec ce qui est montré, jouant en contrepoint du bonheur familial une partition qui sauve de l'oubli les goûts et les aspirations d'une classe sociale dans la décennie post-Mai 68. Il y a les visages, la joie pure des enfants, la mère âgée qui vit avec eux, les voyages dans le Chili d'Allende en 1972 ou l'Albanie verrouillée d'Enver Hodja. Il y a les champs encore intacts autour de Cergy-Pontoise, les décors intérieurs et vêtements qui disent un temps perdu. Et toujours, cette jeune mère un



Annie Ernaux et ses fils David et Eric. LES FILMS PELLEAS

peu distante qui semble se demander ce qu'elle fait là, hantée par le désir d'écrire.

Entre 1972 et 1981, Annie Ernaux publie ses premiers romans. *Les Armoires vides* sera accepté par Gallimard en 1974. Dans *La Femme gelée* (1981), elle écrit sa révolte face au rôle de nourricière et d'intendante dans lequel l'a enfermée la vie familiale, elle qui a grandi dans la conviction de sa liberté. C'est aussi la naissance d'une écrivaine et les failles invisibles que racontent, secrètement, ces images. ANNE PITTELOU

Rencontres avec Annie Ernaux et David Ernaux-Briot le 27 mars (Cinéma du Grütli, Genève) et le 28 (CityClub, Pully), voir www.cinedoc.ch

Boris Pahor a réussi à sauver de l'oubli le destin héroïque des résistant·es slaves déporté·es dans les camps nazis. Ses nouvelles autobiographiques sont rééditées

«MISSIONNAIRE DE LA MÉMOIRE»

TERESA WEGRZYN

Réédition ▶ La qualité littéraire de l'œuvre de Boris Pahor (1913-2022) le place parmi ses illustres confrères, Primo Levi et Imré Kertész, rescapés comme lui de l'enfer concentrationnaire. Décédé au printemps dernier à l'âge de 108 ans, l'auteur italien d'expression slovène a laissé derrière lui le bouleversant témoignage d'un siècle de tragédies qui ont frappé l'Europe. A l'enseigne des éditions genevoises des Syrtes est réédité ces jours son recueil de nouvelles *Arrêt sur le Ponte Vecchio*, qui était épuisé. Quatorze récits d'inspiration autobiographique, qui vont de la persécution de la minorité slovène dans l'Italie fasciste (1922-1943) au retour des rescapés des camps de la mort. L'occasion de revenir sur le parcours de cette grande figure des lettres.

Immolation des innocents

«Je suis né autrichien et je suis devenu italien à l'âge de 5 ans», ironisait l'écrivain originaire de Trieste, en se référant au revirement géopolitique de la ville après la chute de la monarchie austro-hongroise en 1919. Intégrée alors à l'Italie, la splendide cité portuaire cosmopolite, héritière des traditions latine, germanique et slave, s'est transformée peu après en théâtre d'atrocités contre les Slovènes, avec l'ascension au pouvoir des fascistes de Mussolini. «La population italienne ne sait pas ce que le fascisme nous a infligé. La langue slovène, les écoles, les associations: tout était interdit», s'indignait Boris Pahor.

Celui qui est devenu le porte-parole d'un peuple menacé d'éradication révèle dans la nouvelle «Un bûcher dans



le port» un événement qui l'a marqué pour toute la vie. Témoignage de l'escalade de la terreur, il a assisté enfant à l'incendie de la Maison de la culture slovène à Trieste, un crime perpétré le 13 juillet 1920 par les Chemises noires, la milice du régime fasciste. Ce jour-là, les hommes de Mussolini avaient écarté les pompiers prêts à intervenir et laissé l'immeuble, dont on avait préalablement «cloué les portes pour empêcher les gens de sortir», se consumer dans les flammes.

L'horreur de l'immolation de ces innocents, survenue au milieu de la foule sur la Place Oberdan, annonce la cruauté concentrationnaire qui approche et que Boris Pahor a

rendue visible dans son œuvre, dédiée aux victimes oubliées des camps d'extermination nazis, avant tout des Slaves et des résistants dont il a partagé le destin.

Souvenirs des lieux d'inhumanité

En effet, membre de la Résistance slovène, arrêté par la Gestapo au début de l'année 1944, Pahor a été déporté à Natzweiler-Struthof (Alsace), unique camp sur territoire français, avant d'être transféré à Dachau, puis à Mittelbau-Dora et à Bergen-Belsen. Son calvaire prend fin lorsqu'il parvient à s'échapper d'un convoi de déportés lors d'une évacuation organisée en 1945 par les nazis, qui visait à les éloigner pour

L'écrivain italien d'expression slovène est originaire de Trieste, cette ville à la croisée des traditions latines, germaniques et slaves.

L. CHARPENTIER

jusqu'au moment où l'acharnement des SS prend fin. Alors, «fous d'impatience», ils se ruent vers les baraquements pour manger une maigre soupe.

Le dernier volet du recueil s'ouvre avec «Le berceau du monde», un récit émouvant sur la douloureuse période de transition vers un retour à la vie normale, à l'issue de la Seconde Guerre mondiale. Dans une France libérée, à Lille, l'auteur accompagne l'errance des rescapés. Vêtus de la tenue zébrée, ils sont confrontés à un quotidien ordinaire. Mais ils restent habités d'étrangeté, sous le poids des souvenirs atroces qui s'imposent à leur conscience.

Pèlerin infatigable

Après la guerre, Boris Pahor, professeur de littérature italienne dans une école slovène et père de famille, se lance dans des centaines de rencontres publiques, poursuivant un impératif travail de la mémoire, avec une énergie et une conviction qui resteront intactes jusqu'à la fin de sa vie. Devenu «missionnaire de la mémoire», comme il aimait à se qualifier lui-même, l'écrivain et militant revient sur l'ensemble des combats de sa vie, contre le fascisme, le nazisme et le communisme, dans un récit inédit en français, *Tre volte no* (Trois fois non).

Son appel à la résistance, contre l'érosion du temps, s'avère crucial à l'heure des montées de l'extrême droite en Europe, et en particulier en Italie. Déplorant que «l'Italie n'ait jamais jugé les crimes du fascisme», l'auteur ne cessait d'espérer que «toutes ces souffrances viennent nous enseigner un jour la sagesse». I

Boris Pahor, *Arrêt sur le Ponte Vecchio*, traduit du slovène par Andrée Lück-Gaye et Claude Vincenot, Ed. des Syrtes, 2023, 247 pp.

SÉLECTION

UN SI PETIT MONDE

Premier roman ▶ «C'est marrant comme on se figure les gens. Surtout vous.» C'est ce que l'un de ses collègues lance à Adrien, personnage principal de *Ces vies d'où l'on vient* de Rodolphe Danjou, qui décide de retourner dans la ville normande qui l'a vu grandir. Aux racines de ce choix, il y a entre autres le désir de ne pas trop s'éloigner d'une mère malade. Et l'idée d'un nouveau départ. Adrien s'établit donc agent d'assurances dans ce terroir qu'il connaît – ou plutôt, qu'il croyait connaître. Car il se demande vite comment y trouver sa place.

Etre un enfant du pays ne met en effet pas à l'abri des rumeurs: les gens de Mortagne-au-Perche vont le mettre à l'épreuve. L'absence d'une forme d'état de grâce pour le nouveau venu est bien rendue par les interventions des un·es et des autres, qui rompent ou suggèrent un nouveau cap. La ville résonne de voix incitant Adrien à avancer, à retomber amoureux, à ne plus se croire le centre du monde. L'assureur subira même une agression physique en lien avec sa vie sentimentale, tandis que la relation avec sa mère n'est pas non plus exempte de divergences.

Porté par une langue directe et dynamique, ce premier roman ne concède pas d'espace aux atermoiements. L'écrivain français nous fait pénétrer dans un microcosme dont les voix sonnent de façon crédible. Et il faudra bien des doutes, et du temps, ainsi que des conflits, jusqu'à ce qu'Adrien trouve un équilibre et renoue avec l'amour.

MARC-OLIVIER PARLATANO

Rodolphe Danjou, *Ces vies d'où l'on vient*, Robert Laffont, 2023, 364 pp.

